

PIERRE **DUPRAT**

L'inconnue de la calanque

Roman policier



 **libres d'écrire**

© Pierre Duprat – 2017

ISBN (livre) : 978-2-37692-034-2

ISBN (eBooks) : 978-2-37692-035-9

Corrections : Pierre Duprat

Mise en page : Libres d'écrire

Couverture : Libres d'écrire

Illustration de couverture : © Shutterstock

www.libresdecire.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PIERRE DUPRAT

L'inconnue de la calanque

 libres d'écrire

DU MÊME AUTEUR

Cuba

Libres d'écrire, Marseille, 2017.

Léa et Jules

Libres d'écrire, Marseille, 2017.

Le destin des Fabre – Tome 3 : Disparues

IS Edition, Marseille, 2015.

Le destin des Fabre – Tome 2 : Les Serments

IS Edition, Marseille, 2014.

Le destin des Fabre – Tome 1 : Un cadavre dans la garrigue

IS Edition, Marseille, 2013.

CHAPITRE 1

Elle court. Elle court à perdre haleine. Aussi vite que ses pieds nus lui permettent de le faire. Les pierres coupantes du sentier qui longe la calanque lui déchirent les chairs et le sang poisseux s'insinue entre ses orteils. Ce sang qui agit comme de la glue, la terre et les ramilles de pins qui se collent sur les blessures lui infligeant des brûlures intolérables. Sa robe est en lambeau et la gêne considérablement pour cavalier, tout autant que ses pieds meurtris. Elle entend les cris de rage de ses poursuivants, furieux de s'être fait berner comme des bleus, et les aboiements des chiens qui sont à environ deux cents mètres derrière elle. La tortillère est escarpée et le relief du terrain la masque régulièrement à la vue des hommes. Elle espère réussir à leur échapper si par chance, elle atteint la pinède qu'elle entrevoit au loin.

Seulement voilà...

Les animaux sont tenaces et ne la lâchent pas. Malgré le froid et le vent violent qui lui cingle le visage, elle est en nage et a du mal à respirer à cause de la sueur lui coulant sur le nez et dans la bouche. Elle la garde ouverte pour aspirer de grandes goulées d'air. Les cabots sont accrochés à cette odeur qu'elle répand abondamment et elle est une proie facile pour leurs flairs. Elle court, mais finalement, il n'y a plus d'issue à sa

fuite et elle sait par avance qu'elle finira tôt ou tard à retomber entre leurs mains.

Les chiens, toujours ces satanées bestioles, se rapprochent dangereusement. Cette partie du sentier est en pente et son poids l'emporte sans qu'elle ne puisse rien y faire pour se contrôler. Ses jambes lui donnent l'impression de ne plus obéir à son cerveau, mais de fonctionner toutes seules, indépendantes.

Elle n'en peut plus et va s'effondrer d'épuisement. Elle ne sait plus depuis combien de temps elle court. Elle a réussi à échapper à ses geôliers alors qu'ils s'étaient assoupis à la suite d'une beuverie et elle s'est retrouvée à l'extérieur, en plein vent glacial. Ce qui la frappe au premier abord, c'est le paysage qui s'offre à elle : de la rocaille, peu de végétation où se cacher, les arbres sont rares.

Et la mer.

De l'eau à perte de vue. Pas de doute, elle est au bout du monde. De gros oiseaux blancs tournoient dans tous les sens en poussant des cris stridents, et ces hurlements agissent comme un starter dans sa tête. Alors, elle prend ses jambes à son coup et commence sa course folle vers l'inconnue et puis les chiens se mettent à donner de la voix, ruinant par la même occasion ses chances de réussite.

Maintenant, elle ne maîtrise plus ses gestes et les mouvements désordonnés de ses bras et ses jambes lui indiquent que la fin de sa courte cavale est imminente. Elle décide pourtant de continuer dans son effort, consumant son ultime souffle, car l'espoir ne l'a pas quitté et elle n'a jamais abandonné quoi que ce soit.

Jusqu'à ce que le chien lui bondisse sur le dos.

La puissante musculature de la bête a raison de son corps fatigué et de son équilibre. Ses deux pieds nus martyrisés roulent une dernière fois sur les caillasses tranchantes, et son buste part en avant. Elle regarde avec effroi le bord de la falaise venir à sa rencontre, puis soudain, la mer furieuse apparaît à sa vue. À cet instant, elle comprend qu'elle tombe. Elle chute dans le vide et elle va s'écraser sur les rochers qui parsèment le bas de la paroi. Elle veut prier une dernière fois, mais le choc avec la

masse liquide en furie ne lui en laisse pas le loisir et lui donne l'impression de percuter un mur de pierre.

En une fraction de seconde, les ténèbres et le silence envahissent tout son être.

* * * * *

Le soleil est au zénith dans le ciel et pourtant la température reste froide. Le mistral souffle en rafale et là haut, sur le sommet de la calanque, les rares pins voient leurs cimes se coucher sous la puissance du vent qui rend fada.

Je regarde le petit thermomètre cloué sur une des parois extérieures du cabanon : douze degrés. J'ai connu bien pire, mais avec la fraîcheur de l'air, le ressenti sur la peau me donne l'impression d'être en Sibérie. Du moins je le crois, car je ne suis jamais allé là-bas. Je me souviens juste que le maître d'école en avait fait une leçon de géographie. Il y a une éternité. Peut-être bien vingt-cinq ans. Mais je m'en souviens comme si c'était hier parce que je stocke tout dans mon cerveau. J'ai une mémoire d'éléphant et je sais m'en servir. D'ailleurs, j'y ai rangé une partie de son enfance, une partie que je n'oublierai jamais, composée de larmes et de douleurs, et que je ferai ressurgir en temps voulu.

Je remonte le col de mon gros manteau de laine pour aller vérifier si l'enclos du mulet est bien verrouillé et la charrette bien arrimée. Déjà, les embruns arrivent jusqu'à moi, et le vent continue de forcir. On est à peine en début d'après-midi et la tempête se déchaînera ce soir pour perdurer dans la nuit.

Le cabanon est bien protégé dans le fond de la calanque et je ne crains pas que les vagues parviennent au niveau de la petite pergola de bois. Cela fait quelques années que j'ai remplacé les vieilles planches vermoulues qui composaient les parois, par des pierres de taille, empruntées à une carrière de Cassis. Heureusement, car lorsque le mistral atteint cette puissance de destruction, j'ai souvent vu des toitures mal fagotées et des murs précaires finissant par s'envoler dans des vacarmes assourdissants. Depuis le temps que j'y vis, j'ai aussi appris à

connaître les mouvements d'humeur de cette méditerranée qui sait être une ogresse quand elle se met en colère. Un goinfre qui dévore toutes les embarcations qui osent défier sa fureur, en les bouléquant sans pitié sur les rochers acérés qui défendent les à-pics de calcaire lisse. Une sorte de combat façon David et Goliath, mais dans lequel l'histoire se termine nettement moins bien pour David.

Mon tour d'inspection me rassure : le mulet est à l'abri dans sa cahute et sa ration de foin toujours intacte. Je passe la main sur la croupe. La bête est calme, rassurée par le contact de son maître. Quant à la charrette, elle est bien attachée, et par précaution, je l'ai recouverte d'une grosse bâche lestée de gueuses de fer pour qu'elle ne décolle pas sous les assauts des rafales à cent, voire cent-dix kilomètres par heure. L'esprit tranquille, je retourne dans la maison. J'ai dans l'idée de nettoyer entièrement mon fusil, une vieille arme de chasse héritée de mon pauvre paternel. J'ai tiré un ou deux lapins, hier, et il est important que celui-ci reste en état de fonctionner. Peut-être aurais-je à m'en servir bientôt. Et puis ça occupera mon esprit pendant une heure ou deux, me faisant oublier la solitude de cette soirée d'automne.

Je n'ai pas besoin de provisions, les placards sont remplis de tout le nécessaire. Si le temps le permet, je descendrais sur Marseille le lendemain.

Rien ne presse.

Je suis concentré sur ma tâche, mais soudain mon cerveau capte un bruit inhabituel parmi les rugissements du vent qui fait battre les volets contre le mur de pierre. Des clameurs arrivent de loin, portées par le mistral.

Je pose le fusil sur la table de bois, sors sur le devant de la maisonnette et attends, aux aguets. Le souffle du vent me pénètre et me glace les os, mais j'écoute attentivement pour savoir si mes oreilles ne m'ont pas joué un mauvais tour. Non, je ne me suis pas trompé. Des aboiements furieux proviennent du sommet de l'à pic, à vingt mètres au-dessus de moi. Je

scrute la calanque et j'aperçois à deux cent mètres sur ma gauche, deux clébards qui hurlent frénétiquement en regardant les flots par-dessus la falaise. Des chiens ? Qu'est ce qu'ils foutent là ? J'en ai bientôt l'explication lorsque trois hommes se révèlent au même endroit. Je vois ces types qui observent la mer déchaînée avec insistance, comme s'ils tentent de repérer une chose qu'ils ont perdue.

Instinctivement, je me recule contre un escarpement rocheux, car ces bonshommes-là ne me disent rien qui vaille. Par chance, je n'ai pas allumé la cheminée et sans fumée apparente, la petite maison est difficilement visible de leur position.

Je continue à les épier, puis au bout d'un bon quart d'heure, les hommes plient bagage et disparaissent de mon champ de vision. Je patiente là encore une dizaine de minutes, au cas où ils reviennent.

Mais non. C'est fini. Ils sont partis.

Je suis fortement intrigué par cette présence inhabituelle en ce lieu, car cet endroit n'est pas un coin de promenade, et je suis seul à vivre dans ce site magnifique, mais isolé de toute civilisation. Ce qui me dérange plus que tout, c'est le comportement étrange de ces hommes. J'en déduis qu'ils ont vu, ou laissé tomber quelque chose dans les flots agités. Mais non ! Quel idiot je suis ! Ce n'est pas possible qu'ils aient fait culbuter quelque chose, puisque les chiens aboyaient déjà avant leur arrivée ! Je commence à y perdre mon latin et j'imagine que je me fais du cinéma pour rien. Je décide de rentrer parce que je me gèle vraiment.

De toute façon, si quelque chose est tombé à la baille, il finira par être balancé sur le rivage.

La mer rejette tout ce qui ne lui appartient pas.

C'est un principe inéluctable.

L'après-midi touche à sa fin et le soleil se rapproche de la ligne d'horizon. Il est temps d'allumer un bon feu de cheminée.

* * * * *

Comme prévu, le mistral a soufflé en tempête toute la nuit. Ce matin, le calme est revenu et le ciel est clair. La température est encore fraîche

et je ne me fais pas d'illusions : l'été indien est bel et bien terminé et ça ne s'améliorera pas. Je dois dès les premières heures, équiper le mulet avec la charrette pour rejoindre la campagne Luminy et le Redon, d'où je pourrai facilement m'approvisionner en nourriture et en vêtement chaud. Mon salaire de ces quinze derniers jours va probablement y passer. Au besoin, je demanderai un acompte au patron. Mon boulot de maréchal ferrant m'assure une aisance correcte et si j'ai choisi d'habiter dans cet endroit isolé, c'est parce que je n'aime pas la foule ni la promiscuité de mes contemporains. Je préfère ma vie au grand air, même si je dois me taper un petit bout de chemin pour rejoindre la ville. Je n'ai pas toujours vécu comme un ermite, évidemment. Il fut un temps ou gamin, je résidais avec mes parents dans un village près d'Aubagne. Puis, le drame est survenu, imprévisible. Mon père, un notable du hameau a été lâchement abattu par jalousie par un autre homme qui convoitait sa place. Après que cet individu eut comploté pour dénigrer et monter les villageois contre mon paternel, un prétexte futile a servi à commettre l'irréparable, plongeant une mère et son fils dans une détresse effroyable. Heureusement, le salaud n'a profité de rien. Mon père conservait quelques amis de longue date qui se sont escrimés à l'envoyer au bagne. Son influence lui a permis de sauver sa tête, mais il a récolté vingt ans à Cayenne, l'île du Diable. Par la suite, ces mêmes gens se sont arrangés pour que nous nous sentions indésirables, ma mère et moi. Ils nous ont fait déguerpir face à l'opprobre général. C'était l'année de mes onze ans et je ne l'oublierai jamais. Ma mère a résisté quelques années, mais le chagrin a fini par avoir raison d'elle. À vingt ans, ayant réchappé à la guerre, j'ai quitté mon village du pays d'Aix pour revenir m'installer sur Marseille. J'ai trouvé son emploi de maréchal ferrant et j'ai pu acheter ce vieux cabanon que j'ai retapé au fil des ans, vivant à l'écart et ne me mêlant pas de la vie des autres.

Sauf que cette année, le meurtrier de mon père a purgé sa peine.

* * * * *

J'émerge de mes pensées et jette un œil à ma montre gousset : neuf heures trente. Il faut que j'attelle le mulet. Je me couvre de mon gros

manteau et sors sous la pergola. La mer est éclatante et des milliers de petits éclairs jaillissent sous les rayons de soleil, comme si des papillotes d'aluminium flottent à la surface.

Machinalement, je fais le tour d'horizon comme j'ai l'habitude de le faire chaque matin. L'immensité est devant moi, limitée sur sa droite et sa gauche par les deux promontoires qui s'élancent, massifs, vers le large. Entre les deux, environ cent cinquante mètres de plage composée de galets qui assurent mon espace vital. La maisonnette est nichée dans le coin gauche, près du chemin assez évasé qui conduit vers la campagne Luminy.

De loin, je me demande ce qu'est cette silhouette que les vagues ont rejetée sur la grève pendant la nuit. L'histoire de la veille refait surface dans ma mémoire et je fais le lien avec les types qui semblaient chercher quelque chose. Je marche vers cette forme qui éveille de plus en plus ma curiosité. Je pense d'abord à des marchandises tombées d'un cargo, mais au plus je me rapproche, au plus je distingue le tissu en lambeau qui la recouvre. Soudain, je comprends. Alors, j'accélère le pas et mes pieds malgré mes pieds qui s'enfoncent dans les galets, rendant la marche pénible.

J'arrive sur le corps allongé et je le retourne.

C'est une femme.

Une jeune femme.

J'écoute son cœur, nullement gêné par la poitrine dénudée. Le pouls est faible, très faible, mais elle est vivante. Délicatement, je la soulève pour l'emporter vers la maison.

C'est à cet instant précis que moi, Raimond Gautier, j'ai vu ma vie basculer.

FIN DE L'EXTRAIT

TABLE DES MATIÈRES DE LA VERSION COMPLÈTE

Du même auteur.....	4
Chapitre 1.....	5
Chapitre 2.....	12
Chapitre 3.....	23
Chapitre 4.....	34
Chapitre 5.....	44
Chapitre 6.....	52
Chapitre 7.....	62
Chapitre 8.....	73
Chapitre 9.....	83
Chapitre 10.....	93
Chapitre 11.....	103
Chapitre 12.....	114

Chapitre 13.....	124
Chapitre 14.....	135
Chapitre 15.....	145
Chapitre 16.....	157
Chapitre 17.....	167
Chapitre 18.....	178
Chapitre 19.....	188
Chapitre 20.....	197
Chapitre 21.....	207
Chapitre 22.....	217
Chapitre 23.....	227
Chapitre 24.....	238
Chapitre 25.....	248
Chapitre 26.....	257
Chapitre 27.....	267
Épilogue.....	279
À propos de l'auteur.....	282
Ce livre vous a plu ?.....	286
Découvrez nos autres livres.....	287